

Sandrine Bonnaire

Maurice Elia

Numéro 156, janvier 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50216ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Elia, M. (1992). Sandrine Bonnaire. *Séquences*, (156), 48–49.

SANDRINE BONNAIRE

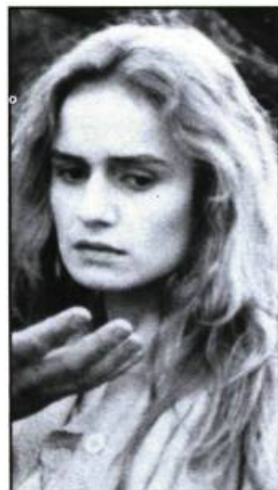
La séduction par le simple regard



Blanche et Marie (1985)



Sans toit ni loi (1985)



Sous le soleil de Satan (1987)

Sandrine Bonnaire ne veut pas garder trop de souvenirs de son Auvergne natale. Elle y était mal dans sa peau, mal dans sa vie. Septième de onze enfants, elle était menue, timide, pas à l'aise. À l'école, elle était mauvaise élève, têtue et indisciplinée, et elle détestait tous ses professeurs. Ce trait qu'elle veut mettre sur son enfance, elle ne le veut pourtant pas radical. Elle a eu une enfance heureuse, elle le dit souvent, pour qu'on cesse de répéter le contraire.

Aujourd'hui, à vingt-quatre ans (elle est née le 31 mai 1967 à Gannat, dans l'Allier), Sandrine ne se fait plus appeler «Bonnarien». Elle a réussi à s'imposer comme une des grandes comédiennes du cinéma français et ses vingt films (en dix ans!) sont autant de repères glanés par-ci par-là, reproduits sur grand écran avec force efforts. Dans le dernier film qu'on a pu voir d'elle à Montréal, l'admirable **Dans la soirée** de Francesca Archibugi, elle compose un personnage qui lui ressemblait peut-être à une certaine période de sa vie. Stella est une jeune femme à qui on ne le fait pas; elle peut être acariâtre, contradictoire sur bien des points, égoïste, hallucinée, affublée de colifichets et de robes tziganes, elle ne se laisse pas marcher sur les pieds, jusqu'à ce que Marcello Mastroianni, son beau-père, lui flanque la gifle salvatrice qui mettra peut-être fin à cette philosophie qu'il ne comprend pas, mais qu'il juge infantile.

Ce qui frappe chez Sandrine Bonnaire, c'est avant tout son visage. Il est propre, dégagé, comme éclairci de l'intérieur. Son front légèrement bombé, ses yeux écartés qui permettent de placer beaucoup d'ombre sur ses paupières, lui donnent un regard qui dénote une séduction latente que viennent renforcer la générosité de sa bouche et les lignes nettes de son cou et de son menton. À cette jeune femme qui vous regarde, on est prêt à tout donner, parce que son regard, riche, valorisant, a de ces lueurs auxquelles on s'attache comme à un grand amour.

Est-ce cela qu'a vu Maurice Pialat lorsqu'il lui a confié le rôle principal de deux de ses plus grands films? Dans **À nos amours**, au milieu de la violence verbale et des cris, Sandrine Bonnaire se détache et on lui donnerait tout ce qu'elle demande si elle faisait l'effort de se calmer et de cesser de claquer les portes à tout bout de champ. Film d'auteur bouleversant, **À nos amours** reste dans les mémoires grâce au visage de Sandrine Bonnaire. La comédienne y est joyeuse et directe, mais soudain son sourire se fige et laisse apparaître une étrange sévérité. On la regarde, on l'aime tout de suite, elle nous ressemble par ses comportements, par ses mouvements de cœur, par ses inexplicables contradictions.

Quant à **Sous le soleil de Satan**, elle en garde un souvenir inoubliable, une sorte de vision, d'hallucination qu'elle a décrites elle-même à plusieurs reprises dans des entrevues:

«C'est la scène avec le docteur qui m'a mise dans un état de grâce que je n'avais jamais vécu auparavant. C'était un long plan-séquence qui durait dix minutes environ, et j'avais à peu près vingt-cinq pages de texte à dire. Au total, il y a eu sept prises, à chaque fois sous un angle différent. Et toutes les sept étaient bonnes, il n'y a

pas eu un seul accroc... Dans cette scène-là, j'avais vraiment travaillé. Pourtant, je n'avais pas lu Bernanos, c'était voulu, ni aucun livre sur l'époque, je suis arrivée complètement neutre par rapport à ça, par rapport au contexte. Le travail, cela avait été de rester longtemps seule avec le personnage, y penser le soir dans mon lit, apprendre ce texte, résoudre mes problèmes d'articulation, imaginer physiquement mon personnage...»

Travailler avec Pialat, c'est une expérience, tout le monde l'a dit et répété. Il n'a pas d'idées préconçues: il ne dirige pratiquement pas ses acteurs. Avec lui, on ne fait pas de répétitions, ou bien si on en fait, c'est juste pour les déplacements. On se laisse aller, on n'a pas peur. Pialat avoue aujourd'hui avoir fait l'erreur de n'avoir pas confié le premier rôle à Sandrine dans **Police** (il lui avait préféré à l'époque Sophie Marceau). Il s'est depuis rattrapé.

Pour celle qui avait Brigitte Bardot comme idole, la carrière a soudain pris des directions nouvelles, contradictoires, excitantes, tout comme la vie qu'elle avait menée jusqu'à ce jour, tout comme la vie qu'elle mène encore aujourd'hui. C'est grâce à son accord, à son appui, que de jeunes réalisateurs comme Patricia Mazuy, Michel Bena, Olivier Langlois ont réussi à tourner leurs films. Si au bout de l'aventure, le film en question n'est pas réussi, ce n'est pas grave puisqu'entre-temps, il y a eu cette vibrante période de risques où on pense que tout est permis, que tout est possible.

Ce qu'on remarque cependant avant tout dans les personnages de Sandrine Bonnaire, c'est le naturel. Lorsqu'elle accepte un rôle, c'est pour se prouver à elle-même quelque chose, soit qu'elle est capable de transporter son personnage jusqu'au bout, soit qu'elle veut donner au scénario qu'elle vient de lire une tournure particulière qu'elle seule connaît, soit alors tout simplement pour apprendre. C'est contre l'avis de son entourage qu'elle accepte de tourner **Tir à vue** sur lequel les critiques sont tombés à bras raccourcis. «Si ça ne marche pas, eh bien, ça ne marche pas, dit-elle, mais ce que je trouvais vraiment dur, c'est qu'on ne respectait pas le travail des autres. C'est un peu trop facile de dire que c'est une grosse merde...»

Les vrais rôles, elle les obtiendra avec **Le Meilleur de la vie**, même avec **Blanche et Marie** où elle est résistante aux côtés de Miou-Miou, des rôles écrasants, desquels elle se tire avec difficulté, des rôles qui laissent des traces pas nécessairement positives. C'est ainsi qu'elle apprend la profession, qu'elle apprend à se tirer d'affaire.

Elle met fin à sa période qu'elle appelle «de formation» avec **Sans toit ni loi** d'Agnès Varda.

Dans ce film, c'est une nouvelle Sandrine Bonnaire qui naît.

Son talent éclate de tous côtés.

Elle y apparaît crasseuse, hirsute, agressive, une rebelle qui ne connaît pas ses limites, qui ne tient pas à les connaître, et qui se



jetée à corps perdu dans le vagabondage, victime des temps et d'une civilisation à laquelle elle ne peut pas s'adapter. Sandrine se fait laide, sale, s'offre une dureté sans concession qu'Agnès Varda contrôle avec adresse cependant. On imagine mal l'absence d'émotion dans ce visage ouvert et lisse: elle réussit pourtant à l'éliminer totalement, installant dans ses actions, dans son regard pénétrant, une froideur violente.

C'est qu'elle entretient depuis toujours une flamme intérieure qui ne s'éteint jamais. Flamme qu'a su exploiter Jacques Doillon avec **La Puritaine**, sans conteste un des films les plus importants de sa jeune carrière. Tourmentée par son père (à la fois Piccoli à l'écran et celui qui se meurt, le vrai, dans la vie, à l'hôpital), Sandrine se déchire en se glissant dans un rôle de torturée psychologique qui essaie par tous les moyens de se définir une présence dans une famille qui s'est depuis longtemps disloquée. Elle rôde autour du théâtre où Piccoli est professeur, envieuse de cet homme entouré de jeunesse, et désenchantée que sa jeunesse à elle ne fasse pas partie justement de cet environnement.

Elle est précise, Sandrine, ambitieuse, spontanée. On la recherche, elle est en demande. Sa beauté n'est pas celle de Bardot qu'elle admirait tant, parce qu'il s'agit d'une beauté autre, intérieure, illuminée. Elle a cette fraîcheur qui fait qu'on s'y attache constamment. Et cette voix difficile à décrire qui accompagne son talent comme le naturel qui est toujours présent à chaque fois.

Éblouissante dans **Les Innocents** de Téchiné, film méconnu à tort, Sandrine Bonnaire se mêle au soleil méridional à la façon d'un animal paresseux qui sait ce qu'il veut. Les déchirements passionnels qu'elle vivra dans la peau de son personnage se reflètent dans son regard où la séduction n'est jamais absente, est impossible à éliminer, arrive à peine à être éclipsée par les autres sensualités propres au paysage, à l'environnement, à la présence des autres personnages.

De même dans un Sautet typique, **Quelques jours avec moi**, elle sait changer radicalement de registre. Elle y est attachante de bout en bout et on comprend vite que Daniel Auteuil trouve en elle, à la fin, la compagne de sa vie. Féminine plus que jamais (ses mouvements, sa bouche et, encore une fois, ce regard), elle exploite un côté frivole qu'elle ne se connaissait pas elle-même: sans être aguichante, et en conservant toujours son côté violemment contrasté, elle se déplace dans ce film comme un poisson dans l'eau, parfaitement à l'aise à la fois dans la maison bourgeoise où elle travaille et dans l'appartement du jeune homme de la maison qui essaie de la courtiser.

Le coeur, allié à cette violence intérieure, on le retrouve dans l'admirable **Monsieur Hire**, dans ce pseudo-drame paysan intitulé **Peaux de vaches**, dans la superbe **Captive du Désert**, où son visage se découpe avec ivresse dans les étendues de sable créées à son intention par Raymond Depardon.

Hissée pour de bon aujourd'hui au niveau des grandes, Sandrine Bonnaire connaît sa chance, elle ne s'en émeut pas. Son talent brille derrière ses lunettes de myope (qu'on ne lui connaît pas au cinéma). Elle continue de fumer ses Marlboro à la chaîne se souciant peu de ce qui se passera dans la prochaine décennie. De Bernanos à Camus (elle a été sélectionnée pour jouer dans **La Peste** de Luis Puenzo, aux côtés de William Hurt pas moins), elle traversera ses films futurs avec cette aisance qui lui est propre, qu'elle a conservée depuis ses débuts et qu'elle n'a heureusement pas su abîmer jusqu'ici.

Maurice Elia

Filmographie

- 1982 : Les Sous-douées en vacances (Claude Zidi)
- 1982 : La Boum 2 (Claude Pinoteau)
- 1983 : À nos amours (Maurice Pialat)
- 1984 : Tir à vue (Marc Angelo)
- 1985 : Le Meilleur de la vie (Renaud Victor)
- 1985 : Blanche et Marie (Jacques Renard)
- 1985 : Police (Maurice Pialat)
- 1985 : Sans toit ni loi (Agnès Varda)
- 1986 : La Puritaine (Jacques Doillon)
- 1987 : Sous le soleil de Satan (Maurice Pialat)
- 1987 : Les Innocents (André Téchiné)
- 1988 : Jaune revolver (Olivier Langlois)
- 1988 : Quelques jours avec moi (Claude Sautet)
- 1989 : Peaux de vaches (Patricia Mazuy)
- 1989 : Monsieur Hire (Patrice Leconte)
- 1990 : La Captive du désert (Raymond Depardon)
- 1991 : Dans la soirée (Francesca Archibugi)
- 1991 : Le Ciel de Paris (Michel Bena)
- 1991 : Prague (Ian Sellar)
- 1991 : La Peste (Luis Puenzo)



Les Innocents (1987)



Jaune revolver (1988)



Quelques jours avec moi (1988)